

Féminisme à la chinoise : entre stratégie entrepreneuriale et refus de coopérer

jeudi 16 avril 2026, par [DONG Yige](#), [WU Angela Xiao](#)

Angela Xiao Wu et Yige Dong analysent dix ans d'évolution du féminisme en Chine. Elles identifient deux courants principaux : le féminisme « entrepreneurial », qui traite le mariage comme une transaction délibérée et déstabilise ainsi l'ordre patriarcal, et le féminisme « non coopératif », qui prône le retrait total du marché matrimonial au profit de l'autonomie individuelle.

Face au ralentissement économique, au chômage des jeunes et à l'effondrement de la natalité, ces deux courants convergent désormais : les féministes non coopératives reconnaissent la légitimité des stratégies entrepreneuriales comme réponse à l'exploitation structurelle cachée derrière le mariage.

Les autrices dénoncent simultanément deux formes de réductionnisme : le discours antiféministe qui attribue aux femmes la responsabilité de la crise démographique et sociale, et la recherche académique qui diagnostique mécaniquement le « néolibéralisme » dans tout discours féministe centré sur l'individu, sans analyser les déterminants politico-économiques concrets. La montée du jeu vidéo « La vengeance contre les chasseuses de dot » illustre l'ancrage de classe de la réaction antiféministe : des hommes aux moyens modestes qui projettent sur les femmes la frustration née de leur propre précarité.

Pendant ce temps, l'État chinois fabrique une catégorie de « féminisme extrême » à réprimer comme force étrangère subversive. Le féminisme chinois, bien que de plus en plus censuré, compte aujourd'hui plus d'adhérentes que jamais. [MJ]

L'été dernier, « Revenge on Gold Diggers » (La vengeance contre les chasseuses de dot) est arrivé en tête des ventes dans le jeu vidéo chinois. Le protagoniste masculin dépense des centaines de milliers de yuans (plusieurs dizaines de milliers d'euros) pour une petite amie qui disparaît. Des années plus tard, devenu homme d'affaires prospère, il découvre une organisation secrète qui forme les femmes à être des « chasseuses de dot » — et apprend que son ex en faisait partie. Il se lance alors à leur traque, les éliminant une par une jusqu'à démanteler l'organisation.

Dans le jeu, le prénom de la première petite amie est Chen Xinxin — référence probable à un [scandale national survenu en 2017](#). Ce mois de septembre-là, le développeur informatique et entrepreneur Su Xiangmao s'est suicidé après 104 jours de mariage, laissant en ligne une note détaillée accusant son épouse, Zhai Xinxin, de chantage. Sa société annonça son « meurtre » par sa « femme malfaisante », joignant sa pièce d'identité et ses numéros de téléphone. Des internautes lancèrent une enquête collaborative et exposèrent ses photos, son passé de mannequin et d'hôtesse, son diplôme de master, jusqu'à son histoire sentimentale. Il semblait qu'elle avait fréquenté des stages et rejoint des groupes en ligne enseignant aux femmes à « pêcher des millionnaires » (diao fuhao), avec à la clé des gains de plusieurs millions de yuans, prétendument issus de ce commerce et d'un bref mariage précédent.

Le scandale Zhai Xinxin ouvrait notre [article antérieur](#), « What Is Made-in-China Feminism(s) ? Gender Discontent and Class Friction in Post-Socialist China ». [1] Nous avons commencé à le rédiger en 2014 et l'avons publié cinq ans plus tard — après neuf refus de revues spécialisées en sociologie, études des médias, études culturelles, études de genre et études chinoises. Les enjeux de genre en Chine n'étaient pas aisément lisibles dans les termes propres aux discussions académiques mondiales.

Le sont-ils davantage aujourd'hui ? Quel tranchant conserve la critique féministe face aux nouveaux défis politiques et économiques, quand la résistance au féminisme en Chine — y compris dans les analyses universitaires — lit de plus en plus les voix individuelles comme des symptômes de pathologies macro-structurelles supposément totalisantes, ou, pire, les traite comme la cause d'une crise structurelle ?

Étiqueter

Au-delà du cas Zhai Xinxin, « Revenge on Gold Diggers » rejoue plusieurs polémiques réelles. En mai 2024, un [joueur de 21 ans connu sous le pseudonyme Fat Cat](#) avait viré plus de 500 000 yuans (environ 62 000 euros) à sa petite amie et s'était suicidé après leur rupture. Début 2023, un homme, après avoir violé sa fiancée et provoqué la rupture des fiançailles, [l'avait poursuivie en justice](#) pour réclamer le remboursement du prix de la mariée — le transfert d'argent et de biens de la famille du marié à celle de la mariée qui formalise le mariage. [2] Dans les vidéos de démonstration, les sentiments de la communauté des fans s'affichent dans les commentaires en danmu (« rideau de balles ») diffusés en temps réel : les spectateurs s'identifient au héros vengeur, acclament le rétablissement de la « justice » pour les victimes masculines et prennent note des moyens de détecter les « arnaques sentimentales ».

L'univers du jeu tourne autour de ce qu'on appelle désormais les « chasseuses de dot » — femmes qui transforment l'intimité en extraction financière. Cette figure caractérise le courant entrepreneurial de ce que notre article antérieur appelait le « [féminisme made in China](#) » (C-fem). Certains lecteurs universitaires ont contesté qu'une telle figure puisse incarner le féminisme. Pour comprendre cela, il faut d'abord retracer les formes que prennent les contentieux de genre en Chine — les formes qu'ils adoptent, celles auxquelles ils résistent, et ce qui les contraint.

Les étiquettes chargées attribuées au « féminisme » ont proliféré sur l'internet chinois. On trouve le « féminisme purement local » (tianyuan nüquan), le « féminisme cancéreux » (nüquan ai), les « féministes putains » (nüquan biao), et plus récemment les « femmes pugilistes » (nüquanshi) et le « féminisme extrême » (jiduan nüquan). Beaucoup de ces termes ont été imposés ; certains ont ensuite été récupérés et réappropriés. Quand un mouvement réactionnaire nomme, il cherche à railler et à rabaisser ; quand l'État nomme, il crée des risques supplémentaires pour les femmes ciblées.

La tâche consiste plutôt à comprendre les luttes des femmes chinoises dans leurs propres termes. Dans notre analyse, le « féminisme » est un signifiant — quelque chose auquel la société attribue, à des moments spécifiques, certaines pensées et pratiques, notamment quand les femmes s'agitent à la suite de leur propre oppression et précarité. (Nous utilisons le terme « femmes » de façon extensive, pour inclure quiconque s'identifie comme tel dans la société chinoise.) À la mi-2010, nous avons identifié deux courants du « féminisme made in China », ou « C-fem ».

Le courant entrepreneurial

Le premier est le courant entrepreneurial, qui prétendument exploite les relations hétérosexuelles pour maximiser le retour personnel. Les femmes de ce courant tirent parti de leur attrait sexuel : pas seulement de leur apparence, mais aussi de la performance cultivée de la féminité et de la domesticité — ce qui exige autodiscipline et calcul. Une telle tactique n'est peut-être pas très respectable, mais il vaut la peine d'observer ce qu'elle fait et ce qu'elle défait à travers des prismes historiques et structurels. En bref : l'État postsoviétique chinois, combiné aux forces de marché déchaînées et aux valeurs patriarcales traditionnelles ravivées, a consolidé un type particulier de marché matrimonial. [3] Ce marché institutionnalise la sexualité des femmes, leur maternité et l'ensemble de leur travail de care comme voie la plus efficace vers leur sécurité économique. Il perpétue l'exploitation genrée par la sujétion idéologique — en la camouflant dans le langage de l'amour romantique et du devoir naturel de la famille. Au cours de la dernière décennie, malgré une [réduction et même un renversement des écarts de genre dans l'éducation](#), les taux de participation des femmes au marché du travail ont continué à [décliner](#). Les données sur l'emploi sont aussi devenues moins fiables, en partie à cause de l'expansion de l'économie de plateforme, qui offre peu de protection aux travailleur·euses et soumet de nombreuses femmes à une [discrimination à l'embauche généralisée et à des pressions familiales](#).

Voilà la réalité que le courant entrepreneurial du C-fem affronte. Il adopte une vision résolument utilitaire du mariage et centre sa démarche sur la sécurité économique de la femme individuelle. Il se distingue de l'hypergamie, qui consiste pour les femmes à « monter » socialement souvent sous la pression d'un patriarcat traditionnel centré sur la famille. Précisément parce que la « chasseuse de dot » entrepreneuriale traite le mariage comme une transaction délibérée, et ce par choix individuel, elle déstabilise l'ordre patriarcal. Elle est accusée de ternir la supposée pureté de l'amour et du devoir, et son comportement est décrit comme un « féminisme cancéreux chinois » (nüquan ai).

Le courant non coopératif

Le second courant du C-fem que nous avons identifié il y a dix ans est le féminisme non coopératif. À l'époque, nous avons introduit ce groupe avec des publications d'une utilisatrice de Weibo alors influente surnommée la « femme de talent au sang froid ». Elle écrivait : « En tant que femme célibataire gagnant un salaire de maîtresse de conférences juniors à Pékin, j'affirme avec pleine confiance : dans les villes chinoises, la vie la plus confortable est d'être célibataire et sans enfant — pas besoin d'appartement. » Un autre de ses posts disait : « À ceux qui disent « Quel mal y a-t-il à poursuivre l'amour » ou « se consacrer à sa famille » ? — Des luxes comme l'amour et la famille ne sont pas pour ceux qui n'ont pas les moyens. Travaillez dur, gagnez de l'argent, soyez indépendant·es, et ne vous laissez pas faire. » Le féminisme non coopératif prônait le [retrait total](#) du marché matrimonial. Au lieu de valoriser la féminité, il défendait la poursuite de l'éducation et de la carrière pour l'autonomie.

Au milieu des années 2010, quand nous écrivions, le courant non coopératif était largement ignoré dans le discours public en Chine. Ces femmes aspiraient à rivaliser avec les hommes, et beaucoup les surpassaient. Ces hommes, à leur tour — surtout ceux qui peinaient économiquement et dont la masculinité se trouvait fragilisée — s'empressaient de dépeindre ces femmes comme les mêmes vieilles manipulatrices séductrices entrepreneuriales, prétendant qu'elles étaient devenues enrégées après que leur féminité avait échoué à séduire.

Dix ans plus tard, le féminisme non coopératif est devenu bien plus visible et combatif. Et certaines de ses représentantes sont désormais publiquement vilipendées comme des « femi-nazies » (jinü, littéralement « féministes radicales/extrêmes ») — une étiquette que beaucoup d'entre elles ont depuis lors adoptée. Celles qui se trouvent à la frange la plus radicale, sans compromis, patrouillent l'internet chinois et dénoncent d'autres femmes qu'elles jugent s'enfermer volontairement dans les normes hétérosexuelles de la famille. Elles les désignent comme des femmes « cerveau d'amoureuse » (lianainao), des « épouses choyées » (jiaoqi), ou des « ânesses du mariage » (hunlü).

Le jeu « Revenge on Gold Diggers » présente lui aussi une « femi-nazie ». Un personnage d'influenceuse presse ses abonnées à regarder Good Barbie — un mélange du film hollywoodien Barbie et du succès chinois [Her Story](#) (Good Stuff, en chinois). Les deux films centrent leur propos sur l'indépendance des femmes et démythifient le mariage et l'amour romantique ; l'influenceuse du jeu les crédite de « révéler la vraie nature des hommes, portant un coup au patriarcat ». Les deux films ont aussi cartonné au box-office, témoignant de l'immense she-economy portée par les femmes chinoises.

Il y a dix ans, les courants entrepreneurial et non coopératif du C-fem évoluaient largement en parallèle mais dans des espaces séparés. Désormais, le second a commencé à manifester une empathie ouverte envers le premier. Quand une polémique autour d'une « chasseuse de dot » éclate, les voix non coopératives ne l'interprètent pas comme la preuve d'une défaillance morale de la femme, mais comme un terrain de critique de l'exploitation structurelle. Tout en refusant elles-mêmes le romantisme hétérosexuel et les normes familiales, elles considèrent de plus en plus ces choix comme légitimes pour d'autres femmes.

Le vrai amour ou une arnaque ?

Les débats récurrents autour du prix de la mariée constituent un terrain privilégié pour observer cette évolution. La pratique elle-même révèle que l'institution du mariage traite les femmes comme des ressources transactionnelles entre familles. Son miroir le plus proche est la traite organisée des femmes, qui a à plusieurs reprises [choqué la société urbaine](#) au fil de ses mises au jour. [Enracinée dans la société chinoise han depuis deux millénaires](#), la pratique du prix de la mariée était censée avoir été éradiquée sous Mao. Elle a resurgi à l'ère des réformes, devenant une sorte de crise sociétale.

Le [montant moyen](#) s'élève désormais à environ 9 200 euros, les provinces riches comme le Zhejiang affichant des moyennes supérieures à 23 000 euros. Au-delà de la hausse du coût de la vie, un facteur clé de ce phénomène est l'aggravation du [déséquilibre démographique](#) entre les sexes en Chine. Le ratio de natalité selon le sexe a atteint son pic en 2004 à 121 garçons pour 100 filles ; en 2022, il était retombé à 111 pour 100. En 2024, on comptait [environ 25 millions d'hommes de plus](#) que de femmes, dont 17,5 millions d'hommes en âge de se marier (20-40 ans). La plupart resteront célibataires à vie. Historiquement, un excédent d'hommes involontairement célibataires (connus sous le nom de « bâtons nus », guanggun) a constitué une menace récurrente pour la stabilité sociale et un facteur dans l'effondrement de plusieurs dynasties. Pourtant, le gouvernement n'a guère fait plus que [tenter de freiner le prix de la mariée](#).

Même si les polémiques sur le prix de la mariée ne les concernent pas personnellement, les féministes non coopératives commencent à trouver les condamnations gouvernementales et sociétales irritantes. Elles soutiennent qu'un prix de la mariée peut se justifier — surtout

quand c'est la mariée, plutôt que ses parents, qui garde le paiement — en tant que mécanisme qui oblige au moins les hommes à reconnaître que le mariage leur est bénéfique mais coûte cher aux femmes. Si les hommes peuvent enfermer les femmes dans une exploitation cachée à long terme par le biais du mariage, disent-elles, ils ne devraient pas l'avoir gratis. Les familles qui ont pratiqué l'avortement sélectif selon le sexe pour s'assurer d'avoir des fils doivent payer pour leurs crimes collectifs.

Revenons à « Revenge on Gold Diggers ». Après le renommage rapide du jeu en « simulateur anti-arnaque sentimentale », les grands médias et même l'Administration du cyberspace de Chine (CAC) l'ont salué comme un outil pédagogique. Et pourtant la question qui hante tant le protagoniste du jeu que sa communauté de fans est celle-ci : la relation est-elle un vrai amour ou une arnaque ? Si le vaste lectorat masculin du jeu cherche une vengeance psychologique contre des femmes jugées coupables d'escroquerie sentimentale, pour un nombre croissant de femmes chinoises, la prise de conscience va dans l'autre sens : ce sont les hommes qui ont depuis longtemps utilisé l'amour pour escroquer les femmes.

Un post sur les réseaux sociaux : « Son niveau d'études élevé et son bon emploi lui appartiennent. Il m'a choisie simplement parce que je suis jeune et jolie. Il pense que mon éducation et mon travail sont inférieurs aux siens, et que j'élèverais les enfants et ferais le ménage sans me plaindre. J'y ai bien réfléchi — [cette relation] ne rime à rien. » Un commentaire affirme : « Ce n'est pas l'« amour » qui compte. Ce qui compte vraiment, c'est notre propre bien-être. Si cet « amour » ne peut même pas vous apporter ce bien-être, ce n'est qu'une coquille vide. Quand on y réfléchit, la plupart des hommes n'offrent rien au-delà de ce soit-disant « amour ». »

La notion d'« amour véritable » est l'arnaque. Les femmes, tous courants confondus, en viennent à voir comment l'exploitation structurelle se dissimule si souvent derrière ce nom.

Le backlash : alors et maintenant

L'usage croissant des termes « chasseuses de dot » et « femi-nazies » dans le discours chinois récent reflète la même structure de genre et de classe que nous avons tracée dans notre article antérieur. Ce qui a changé, c'est que les tensions au sein de cette structure sont devenues plus aiguës et plus volatiles.

Il y a dix ans, les Chinois ordinaires pouvaient ressentir viscéralement la [blessure de classe](#), sans toujours pouvoir la nommer. [4] Aujourd'hui, à mesure que la croissance chinoise ralentit, que le [chômage des jeunes s'emballe](#) et que la [mobilité ascendante](#) semble de plus en plus hors de portée, les critiques des [erdai](#) — la deuxième génération des riches, des puissants et des instruits — sont devenues monnaie courante dans les conversations quotidiennes. Tout comme des formules telles que « ralentissement économique » (jingji xiaxing) et « s'allonger à plat » (tangping), un geste populaire de résignation. Les conditions économiques catastrophiques ont conduit à une [crise systémique de la reproduction sociale](#) — c'est-à-dire du maintien ou du renouvellement de la force de travail et des rapports sociaux nécessaires à l'accumulation économique et à la stabilité politique. [5] L'un des symptômes les plus visibles et les plus cités est l'effondrement du [taux de natalité](#), tombé à son plus bas niveau depuis la fondation de la République populaire en 1949. [6]

Incapables de percevoir les forces structurelles qui façonnent leur condition, les hommes célibataires et leurs familles en bas de la hiérarchie sociale se tournent vers le bouc émissaire

féminin. À leurs yeux, les « chasseuses de dot » moralement corrompues se vendent à des hommes riches contre de l'argent, tandis que les « femi-nazies » dérangées sabotent tout le système matrimonial. Les femmes sont accusées de détruire le projet de vie partagé des hommes — travailler dur et fonder une famille — entraînant le pays et la civilisation vers l'abîme.

Un commentaire largement circulé sur WeChat en 2025 : « Je suis né dans les années 1980. Quand je me suis marié, il n'y avait pas de prix de la mariée, sans parler d'appartements ou de voitures. Maintenant le féminisme a même endoctriné des femmes nées dans les années 1970 pour qu'elles se croient des « déesses » et des « fées ». Les politiques de natalité ne servent à rien. Pourquoi ne pas réprimer le féminisme à la place ? Le problème n'est pas que les jeunes manquent d'un peu d'argent pour le lait maternisé ou d'une petite subvention ; c'est les exigences sans fin du féminisme ! Tous les féministes ont quelque chose de détraqué dans la tête — tout le monde devrait les fuir. »

L'antagonisme de genre est marqué par la classe. Ce que nous avons décrypté dans la Chine des années 2010 a été mis en écho par Judith Butler en 2024 : penser le mouvement anti-genre uniquement comme une « guerre culturelle » serait une erreur ; le mouvement répond clairement à des formations économiques qui ont laissé de nombreuses personnes radicalement précaires, avec le sentiment que les conditions de leur vie se dégradent. [7]

De manière révélatrice, face aux deux courants du C-fem, le backlash antiféministe d'aujourd'hui affiche le même déni cognitif. Il refuse de reconnaître que des femmes authentiquement non coopératives aient jamais existé. Dans le jeu, par exemple, l'influenceuse « femi-nazie » se révèle être un membre haut placé de l'organisation des chasseuses de dot. Sa non-coopération s'avère n'être qu'une façade, une stratégie perverse pour profiter de l'économie de l'attention. De plus, aucune des femmes du jeu n'occupe un emploi salarié ordinaire. Elles sont soit des livestreuses érotiques, soit des influenceuses qui se font passer pour des « femi-nazies », soit des opératives dans l'ombre dirigeant l'organisation. Dans tous les cas aussi, leur accès à l'argent est médiatisé par des hommes.

Le trope de la « chasseuse de dot » est également devenu un outil privilégié pour délégitimer le mouvement #MeToo, qui a démarré en Chine par une seule plainte en ligne pour harcèlement sexuel en 2018 et a pris de l'ampleur depuis. [8] Un cas très médiatisé est le [procès en viol](#) contre le magnat de la technologie Liu Qiangdong. Pendant la bataille judiciaire, la plaignante, Liu Jingyao, a fait l'objet d'une vaste campagne de dénigrement : « En tant que l'un des hommes les plus riches de Chine, quel type de femme Liu Qiangdong ne pouvait-il pas avoir ? » « Pourquoi diable aurait-il eu besoin de la forcer ? » Le backlash cherchait à recadrer les allégations de #MeToo comme des xianrentiao (l'équivalent chinois des « souricières à miel »), où la femme séduit intentionnellement l'agresseur pour le faire chanter.

Dans la Chine post-socialiste comme dans une grande partie du monde, la [masculinité hégémonique](#) se définit par la richesse et l'accès sexuel, incarnés par les hommes accusés dans les affaires #MeToo. [9] Pourtant, ceux qui se rallient à leur défense sont des hommes des strates socio-économiques inférieures dans une société à faible mobilité ascendante, incarnés par la communauté de fans de « Revenge on Gold Diggers ». Ironie du sort, parmi toutes les fins du jeu, la plus élaborée montre le protagoniste masculin vivant heureux avec la première « chasseuse de dot » féminine, désormais moralement réformée. La pédagogie anti-arnaque sentimentale se retrouve ainsi enveloppée dans une histoire de « vrai amour ».

Douloureusement conscients de leur propre manque profond — visible dans d'innombrables commentaires sur les vidéos de jeu — les hommes aux moyens modestes ancrent leur masculinité dans une croyance tenace au « vrai amour » et en leur capacité singulière à l'offrir (aux femmes jugées dignes).

Enfin, main dans la main avec le backlash populiste, la position récente du gouvernement contre le prétendu « féminisme extrême » vient compléter le tableau. Fabriqué à travers des campagnes médiatiques et une censure en ligne coordonnée, le discours officiel définit le « féminisme extrême » comme la tentative des femmes de dominer les hommes, une atteinte à la longue tradition chinoise d'« égalité hommes-femmes » (nannü pingdeng), et prétend qu'il provoque une « antagonisation hommes-femmes » (nannü duili) et l'effondrement de la natalité. Une telle force toxique, dit-on, ne peut avoir été semée que par des « forces étrangères malfaisantes », et elle doit — et sera — écrasée.

Le gouvernement a également contribué à populariser le terme « guerre des sexes » (xingbie duili), désormais couramment utilisé pour décrire la situation de genre en Chine aujourd'hui. Ce terme valorise implicitement la réconciliation autour d'un supposé juste milieu respectable. Un tel vocabulaire, tout comme les formulations de plus en plus courantes du type « les tendances polarisantes des réseaux sociaux ont intensifié les guerres des sexes », occulte les asymétries structurelles de pouvoir et de légitimité sociale derrière la lutte féministe.

Le « bon féminisme »

Lorsque nous avons rédigé l'article initial, la littérature sur la politique de genre dans la Chine contemporaine — qui ne représentait qu'une fraction de son volume actuel — se partageait en deux directions. D'un côté, les observateurs libéraux isolaient souvent les voix et actions féminines susceptibles de remettre en cause la légitimité du Parti communiste chinois (PCC), accordant peu d'attention au terrain plus large des contentieux de genre localisés et quotidiens. De l'autre, de nombreuses voix de gauche rejetaient le féminisme chinois comme une adoption acritique du féminisme blanc et de classe moyenne, un passe-temps de femmes urbaines aisées, analogue à la « politique identitaire » postérieure à la deuxième vague en Occident.

Ce double filtre persiste. Le monde a par exemple remarqué le [rôle de premier plan des femmes](#) dans les [manifestations du « papier blanc »](#) au plus fort des confinements draconiens liés au Covid en Chine. Beaucoup moins d'attention a été accordée à l'univers vibrant de la fiction en ligne de type boys' love (danmei) écrite par des femmes — l'une des [exportations culturelles dynamiques](#) du pays, désormais adoptée par les communautés queer dans le monde entier. Le gouvernement central l'ignore, car ses thèmes et son esthétique sont queers et complexes, s'accommodant mal du modèle de soft power masculin et centré sur la souveraineté que l'État promeut. Les élites culturelles le rejettent comme vulgaire ou pervers. Une grande partie des études culturelles lui reproche de rester secrètement hétéronormative, de ne pas représenter convenablement l'homosexualité, de ne pas remettre suffisamment en cause des valeurs hégémoniques telles que le confucianisme et le nationalisme, ou d'être corrompue par la commercialisation — comme si la [production culturelle marginalisée](#) avait jamais accédé à une circulation plus large sans être corrompue dans le processus.

Récemment, des gouvernements locaux à court d'argent ont commencé à [cibler les auteurs de danmei](#), les accusant de répandre de la pornographie. Beaucoup de ces écrivaines viennent de

milieux précaires et doivent payer de lourdes amendes pour éviter des peines de prison comparables à celles infligées pour viols et violences domestiques graves. Les répressions ont, à leur tour, déclenché de vastes collectes de fonds menées par des femmes pour couvrir les frais juridiques et de subsistance des auteurs.

Une grande partie de la critique dirigée contre ces formes culturelles féminines ressemble au [versant antiporneographie des débats féministes](#) aux États-Unis dans les années 1970 et 1980 — marqué par un intense contrôle du désir et du fantasme, et par une insistance sur leur alignement avec des fins politiques perçues comme correctes et respectables. Ce qui est balayé, ce sont les pratiques quotidiennes et les expériences vécues des femmes qui créent et habitent ces espaces culturels, ainsi que la question fondamentale de la manière dont le genre et la sexualité se configurent par rapport au pouvoir politique et économique concret.

Le réductionnisme discursif : le néolibéralisme partout

Bien que les discours antiféministes désignent le courant entrepreneurial comme « féministe », les travaux académiques à croissance rapide sur le féminisme chinois n'ont guère trouvé de pertinence dans la figure de la « chasseuse de dot ». L'attention académique s'est concentrée en grande partie sur les « femi-nazies », traitées comme des féministes ou des post-féministes, mais rapidement critiquées pour être néolibérales, sinon réactionnaires.

Cette littérature s'appuie sur des critiques féministes occidentales (du féminisme blanc et de classe moyenne du XX^e siècle) qui mettent au premier plan l'intersectionnalité et interrogent les tendances consuméristes et néolibérales, les appliquant en bloc à la Chine. Nous contestons cette démarche depuis notre article antérieur. Par exemple, [une étude](#) sur les récits de femmes sans enfants sur RedNote (Xiaohongshu) identifie des thèmes d'« autorenforcement qui privilégie l'autonomie personnelle ; d'intelligence économique qui rejette les charges financières de l'éducation des enfants ; de vie ancrée dans le présent qui valorise les expériences actuelles plutôt que les futurs familiaux ou générationnels », formant collectivement un « contre-public féministe » et « un espace néolibéral ». [Une autre étude](#) décrit « une expression locale du féminisme néolibéral centrée sur la confiance en soi, une volonté d'articuler et de satisfaire les désirs personnels, et un recours intensif aux réseaux sociaux », arguant que ses « attitudes pro-travail affectent la vie familiale de ces femmes professionnelles ». Un tel féminisme, conclut l'étude, « ne peut pas apporter une amélioration systémique pour les femmes » parce qu'il « se concentre uniquement sur les accomplissements individuels ».

De ce fait, la recherche critique se heurte à ce que nous appelons le « réductionnisme discursif » : le matériau empirique — essentiellement des posts sur les réseaux sociaux et des entretiens individuels — est facilement pris pour représenter le féminisme chinois, tandis que l'analyse se concentre sur l'identification, dans ce matériau, de symptômes discursifs de problèmes macro-structurels bien répertoriés. Le suspect favori est le néolibéralisme. Et le résultat est une conclusion familière : le féminisme chinois exsude le néolibéralisme, ou pire, en fait office de servante, parce que les expressions des femmes échantillonnées réfèrent la hiérarchie de classe, la méritocratie, la liberté individuelle et le choix personnel.

En tant qu'approche analytique répandue, le réductionnisme discursif est profondément trompeur. Quand le néolibéralisme américain a pris son essor dans les années 1970, les valeurs familiales ont été mobilisées comme composante idéologique clé de sa formation hégémonique : souligner la responsabilité familiale a contribué à justifier le recul de l'État-

providence. Dans le conflit entre valeurs familiales et liberté sexuelle, de nombreux critiques féministes de gauche ont diagnostiqué le choix sexuel comme éthiquement individualiste et donc « néolibéral ». Comme le souligne la théoricienne politique [Melinda Cooper](#), cette critique apparemment de gauche du néolibéralisme a fini par s'aligner avec le virage politique néolibéral même qu'elle cherchait à combattre. [10]

Les valeurs familiales sont désormais le visage de la politique de droite à travers le monde, des États-Unis à la Chine — où le C-fem affirme sa présence importune. Mais tous les vocabulaires de la valeur économique, toutes les exigences de rémunération du travail non rémunéré ou du préjudice moral, et tous les appels à l'autonomie individuelle ne sont pas « néolibéraux ». Sous le système de genre/sexualité hégémonique chinois et ses institutions politiques, les femmes ordinaires prennent ces âpres renégociations de valeur et de sens comme un dernier recours pour perturber le statu quo et redistribuer les ressources.

C'est aussi un moment de convergence inattendue. Alors que les citoyens chinois ordinaires ont peu de capacité à influencer les décisions légales, fiscales et politiques ou leur mise en œuvre, la recherche académique et la gouvernance de l'État — malgré leurs politiques divergentes — occultent pareillement ces réalités institutionnelles et les ouvertures qu'elles offrent. Elles manifestent un réductionnisme discursif quasi identique. Pour le répéter : les voix individuelles sont vues comme des symptômes de pathologies macro-structurelles supposément totalisantes ou comme la cause de crises structurelles. Dépasser cette impasse requiert des analyses rigoureuses et historiquement fondées de l'économie politique — des analyses qui démêlent les forces structurantes qui configurent l'équation, qui épellent les processus et mécanismes distincts étape par étape, et qui expliquent comment des formations culturelles spécifiques opèrent dans ces structures en cours.

Qui est féministe ? Dans la Chine d'aujourd'hui, la réponse est plus large que jamais. Alors que le féminisme est devenu de plus en plus politisé et censuré, le nombre de femmes ordinaires qui s'identifient au terme a considérablement augmenté depuis que nous avons forgé l'expression « féminisme made in China » il y a dix ans. Des [jeunes comédiens de stand-up](#) aux [tantes randonnant en voiture](#), les femmes chinoises contemporaines ont fait entendre leur voix, poignamment ou subtilement, en participant sans excuse à toutes les sphères de la vie publique. Dans un système qui montre des signes croissants de répression politique et de dépression économique, l'énergie vitale qu'elles génèrent est parmi les plus porteuses d'espoir.

Angela Xiao Wu est professeure associée en médias, culture et communication à la New York University (NYU).

Yige Dong est professeure assistante de sociologie et d'études mondiales sur le genre et la sexualité à la State University of New York (SUNY) à Buffalo.

P.-S.

Source : The Ideas Letter, 16 avril 2026. Disponible sur : <https://www.theideasletter.org/essay/feminism-made-in-china/>

Traduit pour ESSF par Mark Johnson.

Notes

[1] Angela Xiao Wu et Yige Dong, « What Is Made-in-China Feminism(s) ? Gender Discontent and Class Friction in Post-Socialist China », *Modern China*, 2019. Disponible sur : <https://www.tandfonline.com/doi/full/10.1080/14672715.2019.1656538>

[2] L'analyse juridique de ce cas par Lao Dongyan, professeure de droit du travail à l'Université Renmin, examine comment le droit du mariage en Chine structure l'exploitation sexuelle au sein du couple.

[3] Le socialisme d'État chinois (1949-1976) n'avait pas éradiqué le sexisme et les divisions genrées essentialistes du travail, malgré les efforts féministes et la rhétorique de l'État sur le nivellement des classes et la « libération des femmes » : voir l'article fondateur des autrices, op. cit., <https://www.tandfonline.com/doi/full/10.1080/14672715.2019.1656538>

[4] Richard Sennett et Jonathan Cobb, « The Hidden Injuries of Class », 1972.

[5] Sur la crise de la reproduction sociale en Chine dans sa dimension féministe, voir : Yige Dong, entretien avec Ralf Ruckus, « La crise de la reproduction sociale, la position des femmes et le féminisme en Chine », ESSF, 18 novembre 2025 : <https://www.europe-solidaire.org/spip.php?article77157>

[6] Sur le contexte économique et générationnel de cette crise, voir : Andrea Ferrario, « Chine : la génération qui a cessé de croire », ESSF, 17 novembre 2025 : <https://www.europe-solidaire.org/spip.php?article77074>

[7] Judith Butler développe cette analyse dans : « Pourquoi le 'genre' dérange-t-il autant ? », ESSF, 6 février 2022 : <https://www.europe-solidaire.org/spip.php?article61034>

[8] Sur la répression du mouvement #MeToo en Chine, voir : François Bougon, « Sophia Huang Xueqin : disparition forcée en Chine d'une figure de #MeToo », ESSF, 29 septembre 2021 : <https://www.europe-solidaire.org/spip.php?article60214>

[9] John Osburg, « Anxious Wealth : Money and Morality among China's New Rich », Stanford University Press, 2013.

[10] Melinda Cooper, « Family Values : Between Neoliberalism and the New Social Conservatism », Zone Books, 2017.